

ON S'EN FOUT QU'ON A PAS LE SON PARCE QU'ON A LA GUEULE.

Qu'est-ce qui a de l'importance si on a la gueule ? Le sonore épouse-t-il le vote ? Comprendre, le bruit épouse-t-il le bulletin ? Un vote protestataire fait-il du bruit ? Si l'on proteste contre le bruit, est-on quand même ou davantage protestataire ? À quel moment la brigade du bruit intervient-elle ? Une question de rapport de force peut-être. Heureusement, si l'on peut dire, l'eau monte.

**Je t'aime je t'aime
je t'aime je t'aime
je t'aime je t'aime
je t'aime je t'aime.**

Comme d'autres font du vélo d'appartement et j'en ai mal au poignet. On ne sait pas comment organiser cela autrement qu'en le faisant. Peut-être pour éviter de se dire. *On avait dit simple et c'est compliqué.* L'atelier, des règles, des contraintes à respecter, des normes. Un avion qui passe à basse altitude. Une explosion de vie. Le journal de quartier naît de la rencontre entre la contrainte et sa transgression. Une création de liberté. Un journal de quartier. Oui, nous sommes pratiquants, mais non croyants. Nous ne croyons pas à la géographie, nous la pratiquons seulement. *Faut qu'on s'aère, faut qu'on s'détende.* Éteindre les lampadaires. Les remplacer par des guirlandes lumineuses. Obligation de circuler dans les rues en dansant et en chantant, les yeux bandés, s'époumoner et se fouler la cheville. Caricatures de nous-mêmes.

**On avait dit simple et c'est compliqué
Un journal de quartier (...)
mai 2012 - un livre de colporteur à prix libre
à la crie - isbn 978-2-9196350-5-4**



Une expérience. Un atelier d'écriture. Ça veut dire quoi ici ? Atelier d'écriture, ça veut dire feu de tout bois. Qu'on se mette des recettes, il faut faire feu de tout bois. C'est tous les jours le quatorze juillet ! Que le journal de quartier soit un atelier d'écriture, c'est la même chose. Il est sa propre finalité. On ne fait pas un atelier d'écriture pour le journal. Le journal est l'atelier. **Un grand journal populaire, un journal de quartier ?** Le collectif d'auteurs et éditeurs à la crie, avec ses invités. Une résidence collective au Grand atelier de la Maison de quartier en avril 2012 - un lieu, le journal de quartier, des habitants. Quoi faire de plus avec le journal de quartier, sinon chercher « le kairos » ou le bon moment pour agir, le point de basculement, une dimension du temps n'ayant rien à voir avec la notion linéaire de « chronos », le temps physique, pourrait être considérée comme une autre dimension du temps créant de la profondeur dans l'instant. Une porte sur une autre perception de l'univers, de l'événement, de soi. Le « bon coin », la même chose pour les catégories de l'espace, l'interstice, le lieu approprié, joué, joui, la géographie vécue. Les deux croisées pour mesurer avec un mètre-ruban le « bonheur intérieur brut » du quartier, un agglomérat de sensations, de marqueurs, de faits insignifiants et de quotidien.



ON AVAIT DIT SIMPLE ET C'EST COMPLIQUÉ UN JOURNAL DE QUARTIER...

www.alacrie.org



Pourtant

Chez vous [chez nous]. C'est l'objet « journal de quartier ». La « chose » proche. Dont il est possible de dire.

*J'en suis l'indigène.
Nous en sommes les indigènes.*

J'en suis l'habitant-e. Ou bien la main d'oeuvre. Le-la voyageur-se qui passe.

Cela pourrait-il être une jouissance alors ?

Nous disions l'autre jour. Comment faire, sinon préparer l'improvisation, comme nous provisionnons quotidiennement l'impréparation dans l'urgence du faire, du vivre ?

Objet journal de quartier.

L'instantané, l'élaboré, l'intuitif, l'investigé, le découpé, le recollé, le tu, le su, le crayonné, le scanné, le parlé, le crié, l'archivé, le saisi, le caché, le craché. Une conférence de rédaction volée, car le quartier n'a pas de directeur. Une matière naît que nous ne connaissons pas tout à fait, car elle est d'ici et d'ailleurs et nous n'en connaissons ni les proportions, ni les parfums troublés.

Un journal de quartier: Le Magdeleine. Un magazine. A remplacé le fanzine. Avec le temps va, tout s'en va. Le quartier même, sa dénomination « Madéleine-Champ de Mars » quand nous entendions ou croyons entendre autrefois « Olivettes », « Champ de Mars ». De l'art de nommer les lieux. Premier objet d'un journal de quartier, reconnaître les frontières, les hauts-lieux, les marges, les interstices. À tâtons, trouver les gens, même si on est aveugle et sourd. Nommer le territoire. Nommer les habitants. Des vieux souvenirs. Midou-Midou devant le Zéphir, Francis Lalanne au Champ de Mars, des mains de chômeur, des mains de travailleur qui peut plus travailler, la concentration des motards du vendredi soir, ses as et ses bitareux, les Allumées dans le friche Lefèvre-Utile, les mineurs sud-africains et leurs bottes en plastique, les squats plus ou moins atterratis dans les impasses, l'habitat populaire des gens des usines bientôt fermées ou déplacées, les cafés canal historique, les répétitions de gospel dans Bitche glacé, les gens précaires, précaisés. À la « Zone d'Arménagement Concertée » (une préfiguration de l'île de Nantes). Tout le reste, maintenant Architecture de Nantes Métropole, siège social de la banque du fortresse de nouveaux habitants, le remodelage du tissu commercial et crédit, nouveaux habitants, un déplacement des frontières, une professionnelle, un nouvel équilibre, un déplacement des frontières, 520 places, l'évaluation du niveau marin, la reconfiguration du plateau rocheux, le Carrousel des seconds rôles et sa liste d'attente. En attendant Godot et le prochain bus pour Timsoara. *Ne disons pas de bien de notre époque, elle n'est pas plus malheureuse que les précédentes.* Et donc. Alors.



Des idées alors pour le journal de quartier. Un plan pour sortir du quartier (ne pas rester enfermé). Le parcours des frontières et des postes-frontières. Les clichés. Le monde merveilleux d'Amélie Poulain. Qui impose au moment même où nous prononçons son nom. Mais oui, camarade, le chômage me donne des forces. A moins que. Préférence internationale. On ne sait plus. Alors faire un herbier du quartier, mais un herbier de toutes les sortes de choses que Dieu a produit depuis le début. Un herbier vivant, vive. Des « outings » analogiques, faire sortir les réseaux sociaux du web sur le terrain de la rue. D'autres « outings », ouvrir grand les portes de la rue, les portes du journal papier, les portes du pénitencier de nous-mêmes. « Déformater », « in-formater » quelque chose qui ressemble au contraire de formater. Ne pas avoir de format. Les multiplier. Trouver la plasticité nécessaire, l'adaptation. Jouer le bon coup sans s'en apercevoir. La légèreté, simplicité. À la limite, ne rien faire. Mort du journal de quartier. Renaissance, accouchement. Kairos, interstice. Au porte-voix, le crieur. Je suis le journal de quartier, c'est moi. Une idée par jour, le journal de quartier. Je suis le crieur. En culotte, voyez vous-mêmes, c'est plus clair, je suis une crieuse. Oui, les femmes écrivent davantage, mais publient moins. Le journal est au quartier ce que le défilé est au carnaval. *Vous reprendrez bien un verre de lait ?* La dimension sonore, de l'école de danse au chantier, de la polyphonie africaine à l'alcoolémie de rue. Le chaos, la bombance, l'ivresse, le rien, le plus, le tout. Ou mettre une vache à l'année dans le square, avec un âne et des poules pour qu'elle ne s'ennuie pas. Un cochon et des dindons. Petit à petit, retrouver l'emprise des rues comme un prolongement de nos extrémités. *Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable.* En effet.

Un gros poste de smurfer sur l'épaule comme dans le livre de William Burroughs, « la révolution électronique ». Une batterie de vidéo-surveillance. Le festival Sonor. Une partie de foot. Oui, un journal de quartier. *Au commencement il y eut le mot et le mot devint dieu et il demeura depuis l'un des grands mystères. Le mot était dieu et le mot était chair nous dit-on. [...] Au commencement il y eut le mot et le mot devint Dieu et le mot fut chair... de la chair humaine.* Non-possession. Un journal pour archiver la vie, un journal pour empêcher la destruction finale que le temps finit toujours par produire. Un journal pour être comme maîtres et possesseurs du quartier intemporel. Une course-poursuite permanente qui nous ferait emprunter quotidiennement et pour toujours l'intégralité des rues du quartier et voir l'intégralité des visages du quartier. De ceux qui s'aiment, s'ignorent ou se détestent. Non-possession.

Il ne fait pas de documentaire. Il essaye de faire exploser les machines à café, de mettre le feu aux cuisines, de déclencher des bagarres, de nous faire comparaître devant la Commission de la Santé. Il faut trouver la bonne distance, la bonne focale, les bonnes échelles, les vieux trucs et les nouveaux, les ficelles et les astuces. Se délier, s'étonner, s'emporter. Documenter, s'attacher, ne pas lâcher. Déconner. Oui, grand-mère, comment faire un bon journal de quartier ? Entre l'éphémère et l'archive, entre le tout et la partie, entre le chauffeur et la salle, entre la possession et la non-possession, entre le consensus et le dissensus, entre la craie et le fromage, entre la poire et le web, entre la langue et l'encre, entre le badge et l'affiche, entre l'oeuvre et la passade. Le pas de côté.

Un fanzine, un magazine, un webzine. Un truczine. Savoir lire et écrire. Tenir les murs comme on tient un journal. Tenir la rue. Sans concessions. Alors. Un grand tour dans le quartier samedi après-midi. Avec des craies et des pastels sur les trottoirs et le bitume de la chaussée. *Attention, veuillez vous éloigner de la bordure du quai.* Intervenir, interagir. *Intubons-les avant 18 h 30.* Le quartier est tout d'un coup rugueux comme une matière de chantier. La craie se casse, le pastel s'évanouit. On aurait du la faire pieds nus. Marcher, c'est écrire avec ses pieds. La géographie, c'est le grand texte du monde écrit avec les pieds. Journal de quartier. Filmage, étalonnage, crayonnage. En pensant à tous ceux qui ne sont noyés en traversant le quartier. Aux archives des années 90. À la montée des eaux. Un nuage de tags pour calmer la pluie. Vingt mots chacun pour construire le nuage de mots du quartier par agglomération statistique. La rue, les gens de la rue. On embarque tout le monde. Le particulièrement connu et le particulièrement inconnu (le statut des choses). Les frontières à différentes échelles (extérieures, intérieures, intimes). La trace, le collé, le lacéré, l'arraché, l'effacé, le presque muet. La carte du quartier dessinée et redessinée sur le sol pour être peu à peu incorporée. *On était là, on n'y est plus.* La mondialisation des excuses et des exclus. Dans le quartier, tout pareil.

UNE CRISE DES JOURNAUX DE QUARTIER MAIS QUELLE CRISE ?



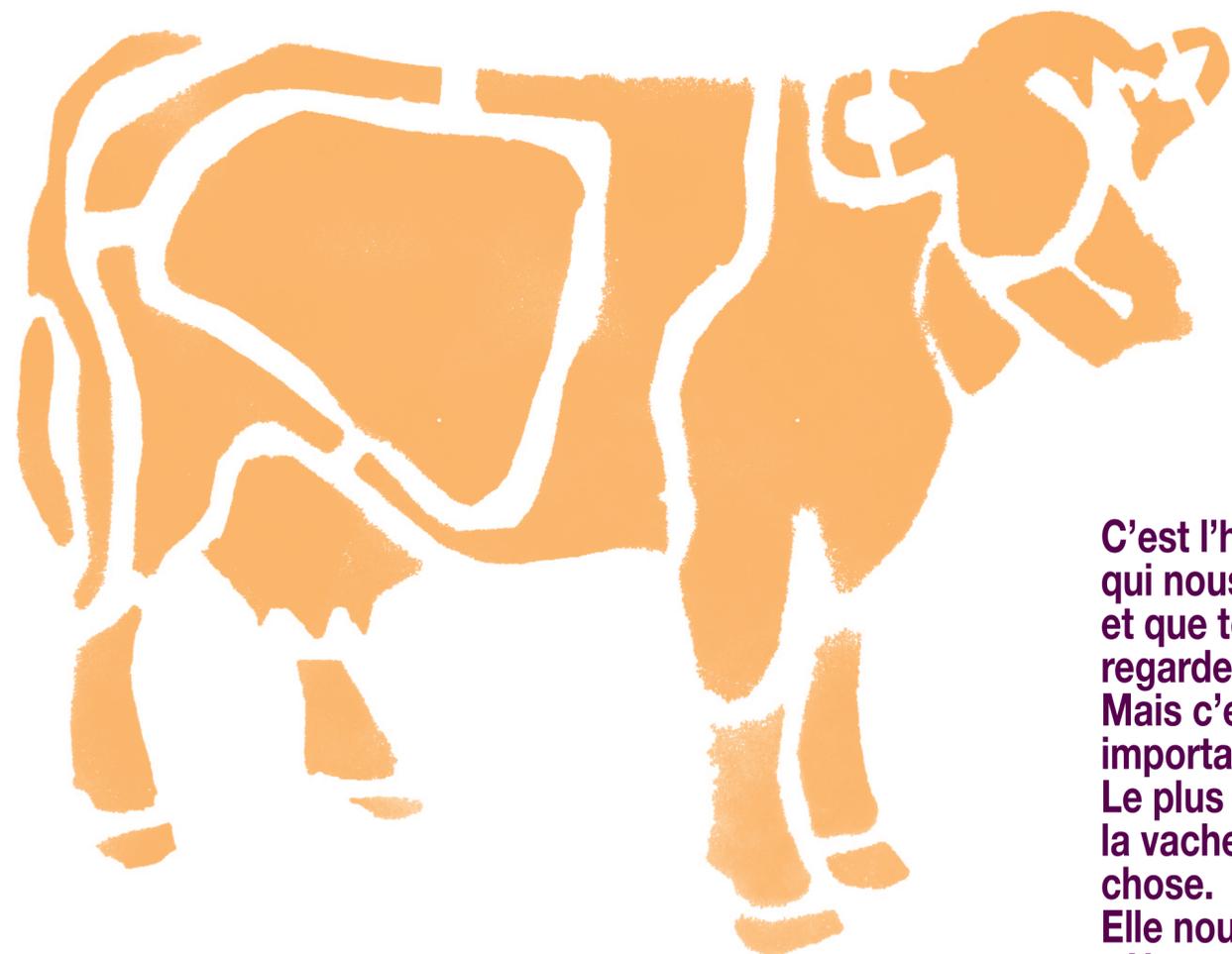
ON S'EN FOUT QU'ON A PAS LE SON PARCE QU'ON A LA GUEULE.

la carte sur le trottoir quelque part en Europe (...)



Nos parutions | Écrans, expériences et situations, collectif, 2011 - 10 € - contenu intégral en libre accès sur : <http://ecrans.tumblr.com> | Guide indigène de [dé]tourisme, bureau de la main d'oeuvre indigène, 2009 (épuisé), 2012 - 10 € | édition 2009, contenu intégral en libre accès sur www.alacrie.org

NE PAS PARLER EST AUSSI DANGEREUX QUE PARLER



**C'est l'histoire d'une vache
qui nous regarde passer
et que tout le monde
regarde.
Mais c'est pas ça le plus
important.
Le plus important, c'est que
la vache nous dit quelque
chose.
Elle nous dit.
« Ne me regarde pas, fais
quelque chose de ta vie. »**

[La haine, 1995]

Il importe dans cette perspective de décrire et d'analyser la manière dont, au cours de l'histoire, nous avons été façonnés et refaçonnés par un processus d'urbanisation toujours plus effréné et étendu, animé par de puissantes forces sociales et ponctué de violentes phases de restructuration urbaine par « destruction créative », ainsi que par les résistances et les révoltes que ces restructurations suscitaient.

Le processus urbain étant essentiel à la survie du capitalisme, le droit à la ville, autrement dit le contrôle collectif de l'emploi des surplus dans les processus d'urbanisation, doit devenir l'un des principaux points de focalisation des luttes politiques et de la lutte de classe

[David Harvey]

Le Capitalisme contre le droit à la ville, néolibéralisme, urbanisation, résistances - www.editionsamsterdam.fr]

Nous faisons les poubelles sans projet. Nous n'espérons pas trouver en elles quelque diamant qui nous enrichirait, où l'adresse d'un amour. [...] Si quelque espérance quant aux poubelles gît en nous avant notre effort, nous la jetons au caniveau, à l'égout, aux orties, ou dans tout autre lieu qui l'abolisse. Nous ne voulons pas espérer quelque chose. Si nous consentons joyeusement à l'espérance, c'est l'âme lavée de tout désir d'objets, d'idées, de cristallisations. [...] Les poubelles font surgir un poème qui se constitue d'aventures. Les poubelles dégagent. Parfois, nous ne ramenons pas d'objets, mais il est très rare qu'images, rythme et récit ne procèdent de nos actes. En d'autres articles, des cas seront précisés. Des témoignages seront convoqués. Des textes seront rapportés. Ici, nous dirons seulement que nous faisons les poubelles avec régularité, le soir, parfois tard dans la nuit, avec en nous l'espérance vide.

[Sébastien Lespinasse / Yves Le Pestipon - www.lastree.net]

Mai 2012- « On avait dit simple et c'est compliqué. Un journal de quartier » Un livre de colporteur à prix libre des éditions à la criée, récit et coordination Frédéric Barbe. L'impression de cette littérature de colporteur a été rendue possible grâce au soutien de la Ville de Nantes dans le cadre d'un dossier FIL. L'équipe artistique en résidence au Grand Atelier du 23 au 27 avril 2012 (Frédéric Barbe, Delphine Le Goué, Ronan Cheviller, Sisada Heuang Praseuth, Stephen Dronval, David Lino, Julien Bellanger, Olivier Henry, Pascal Krupka, Loïc Richou et Aline Souvré) remercient tous ceux et celles qui ont joué avec nous de près ou de loin.